

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

4ÈME ANNÉE, N° 191.—SAMEDI, 31 DÉCEMBRE 1887

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 31 DÉCEMBRE 1887

SOMMAIRE

TEXTE : 1888, par Léon Ledieu.—Poésie : A Oscar Martel, par W. Chapman.—L'influence pernicieuse du tabac.—Le Dr Emery Coderre, par L. A. Fortier.—Les épluchettes, par Charles Ducharme.—Visites de l'an, par A. Buies.—L'ange qui n'est plus, par Charles.—Le jugement de Salomon en Chine.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Pauline. 237

GRAVURES : Arrivée de l'année 1888.—Le matin du jour de l'an.—Portrait du Dr Emery Coderre.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUARANTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le quarante-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de décembre), aura lieu SAMEDI, le 7 janvier à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Nous recevons des adhésions nouvelles aux concours de littérature que nous ouvrons, à partir du mois de janvier prochain.

Voici la liste des sujets qui seront mis au concours pendant le premier trimestre de l'année 1888 :

Prix de l'hon. J. B. ROLLAND, concours du mois de janvier. Sujet :

De l'influence pernicieuse de l'usage du tabac sur l'avenir des races.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 janvier.

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de février. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 février.

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Pour trouver le bien, il faut le chercher.—Rév. P. BRAUN.

L'homme place toujours son bonheur dans ce qu'il ne peut atteindre.—G. DE BOUCHERVILLE.

Les femmes aiment d'autant plus à inspirer des mouvements de pitié qu'elles les méritent moins.—PAUL BOURRET.

1888

1888.....!!!

Regardez bien ce nombre ou plutôt la physiologie de ce nombre.

Avez-vous jamais vu quelque chose d'aussi ridiculement absurde, d'aussi prétentieux, d'aussi inintelligent ? Cherchez plus mal équilibré, trouvez plus sot.

Cet 1, planté comme un tronc d'arbre dépouillé de ses branches, cet 1, poteau de télégraphe veuf de ses cordes, ce viel 1, que l'on revoit chaque année et tous les jours depuis près de neuf siècles, il n'a plus de raison d'être ce chiffre monotone qui commence tout et ne finit rien. Cet 1 là n'est ici que pour nous leurrer, il devrait être jeune ce premier des nombres, mais, regardez combien ses compagnons de chaîne accusent sa vieillesse, sa caducité, sa décrépitude ; et dire qu'il va passer encore cent-douze ans avant qu'il ne disparaisse.

Et ces trois 8 accolés l'un à l'autre, qui se suivent sans savoir pourquoi, qui semblent dépayés, ennuyés de se trouver ensemble. Ces deux ronds superposés ont déjà assez l'air idiot dans un seul 8, mais quand on les voit répétés trois fois, ils deviennent agaçants.

Et puis, voyez donc combien le ridicule s'attache à ces boules, à ces ronds, que je ne puisse dire ces six ronds et ces six boules, sans qu'il ne vous vienne à l'idée que je veux faire de mauvais calembourgs.

** Conçoit-on qu'une année jeune, innocente, ose déceinment se présenter affublée de la sorte ! Je n'augure rien de bon de l'avenir de l'an qui nous arrive avec une semblable étiquette.

Pourtant, il nous va falloir subir la vue de ces trois 8 pendant trois cent-soixante-six jours, à chaque instant, à toute minute ; le matin, à midi et le soir en allant et revenant du travail, ces malheureux 8 attireront nos regards sur les affiches collées sur les murs ; en nous éveillant nous penserons à la date et nous nous répéterons que nous sommes le... janvier, juin, octobre, n'importe, 1888.

En recevant une lettre, nous verrons encore ces 888.

En répondant à cette misive, nous aurons toujours à dessiner ces 888.

Le soir, en ouvrant le journal, ces 888 vont nous sauter aux yeux du premier coup.

Nos créanciers vont nous envoyer leurs comptes ornés des simpiternels trois 8.

Cette année 1888 sera quelque chose de souverainement inepte, d'épouvantablement sot.

** En Alsace et en Lorraine on continuera à persécuter tous les braves qui prouveront par un signe quelconque qu'ils aiment encore la vieille France, leur véritable patrie de cœur et de choix.

Il est impossible, en effet, de se faire une idée de la haine que portent les amis de Bismark à tout ce qui peut rappeler en Alsace le souvenir du nom français.

Il y a quelques jours, un gendarme se présenta chez un citoyen des plus respectés d'Altkirch et se fit montrer tous les chapelets de la maison.

Cette exhibition ne put le satisfaire cependant, et il réclama avec instance la remise d'un autre chapelet qui, disait-il, devait être caché quelque part et était signalé comme dangereux pour l'Empire Allemand.

On chercha, on fouilla, et enfin on trouva un chapelet fait de perles blanches, sur lesquelles, avec de bons yeux, on peut remarquer des teintes rouges et bleues, et c'est ce qui lui a valu l'honneur d'une enquête judiciaire.

Le gendarme a saisi le chapelet séditionnaire, par ses trois couleurs, pouvait éveiller le souvenir du drapeau français, et procès-verbal fut dressé contre le propriétaire.

C'est ainsi que les teutons ont eu la double satisfaction de froisser un bon citoyen dans ses convictions religieuses et patriotiques.

Et cela durera tant que l'heure de la délivrance n'aura pas sonné.

L'entendrons nous en 1888 ?

** La première chose que les hommes vont

faire après avoir satisfait à l'usage universel de se souhaiter : « bonne année, bonne santé et longue vie, » sera de s'entretuer, afin de ne pas laisser tomber en désuétude la non moins antique habitude du massacre.

Camille Flammarion a calculé dernièrement que l'on tuait quarante millions d'hommes par siècle, et il dit à ce sujet : « L'extravagance humaine de cette planète est ainsi faite qu'au lieu de mener une vie tranquille, laborieuse, intellectuelle et heureuse, elle se suicide perpétuellement en s'ouvrant les quatre veines et en jetant son meilleur sang dans ses convulsions frénétiques.

« Voyez-la à l'œuvre, cette humanité : elle choisit ses enfants les plus forts, les allaite, les nourrit, les entoure de soins jusqu'à la plénitude de leur âge viril, puis les alligne méthodiquement. Comme il n'y a 36,535 jours par siècle et qu'il faut poignarder 40 millions d'individus, elle ne lâche pas un seul instant son couteau, en égorge sans fatigue onze cents par jour, presque un par minute, 46 par heure ! Et il n'y a pas de temps à perdre, car si par hasard elle se repose un seul jour, c'est 2,200 condamnés qui attendent leur jour pour le lendemain. »

Voici donc ce que l'an 1888 devra faire entre autres choses : tuer.

** Pourquoi l'année commence-t-elle le premier janvier ?

Pour rien. C'est une question de convention, et quelque soit le jour adopté pour l'ouverture de l'année, la question principale est qu'il s'écoule, entre le premier et le dernier de l'an, un nombre constant de jours.

Romulus avait fait commencer l'année le 1^{er} mars ; Numa et César le 1^{er} janvier. En France, le 1^{er} de l'an était, sous Charlemagne, fixé au 1^{er} mars. Dans le douzième siècle, il fut transporté à Pâques, mais la détermination de cette fête ayant été mal faite, il arriva maintes fois que le nombre de jours compris entre les deux Pâques consécutives subit des variations embarrassantes. Ainsi, par exemple, le jour de Pâques étant tombé en 1347 le 1^{er} avril, et en 1348 le 20 avril, l'année se trouva ainsi de douze mois et 20 jours, surplus dont on se débarrassa en attribuant quarante-huit heures aux vingt premiers jours de l'an 1348.

Comme vous le voyez, on s'arrangeait facilement.

C'est Charles IX qui restitua au 1^{er} janvier l'honneur d'ouvrir l'année en 1564, malgré l'opposition du Parlement, et c'est le pape Grégoire XIII qui en 1582, reforma l'année Julienne (de Jules César) en introduisant les années bissextiles pour rétablir l'équilibre des heures et minutes qui se trouvent en excédant tous les quatre ans, mais les Anglais, peu amis du Catholicisme, comme vous le savez, continuèrent à suivre l'année Julienne et n'adoptèrent l'année Grégorienne qu'en 1752, c'est-à-dire, il y a cent-trente-six ans à peine.

L'année 1888, qui est bissextile, aura donc 366 jours.

** Pour bien commencer l'année, je ne vois rien de mieux à vous conseiller que de bien vous amuser et de faire œuvre de charité en même temps.

Sir Donald Smith, un des Anglais intelligents que je respecte, a parfaitement compris ce double avantage.

Il y a quelques jours, le secrétaire de l'Union Française, dont sir Donald Smith est membre fondateur, lui envoya une loge pour assister à la représentation du *Bossu*, qui aura lieu le 3 janvier, au profit de la Maison Française de Refuge, en le priant d'honorer cette soirée de sa présence.

Sir Donald Smith répondit aussitôt qu'il se ferait un plaisir d'assister à cette représentation, renouvela ses vœux pour la prospérité de l'institution et... inséra dans l'enveloppe un chèque de cinquante dollars.

A la bonne heure, la chose est faite avec délicatesse, et c'est faire bon usage de sa fortune.

Mon Dieu, je le sais bien, tout le monde n'a pas la fortune de sir Donald, et par conséquent ne peut disposer de fonds aussi considérables que lui, mais chacun de nous, après avoir fait la part du plaisir, a le devoir de penser aux pauvres et du droit de se souvenir des Français malheureux

qui peuvent avoir faim alors que tout le monde a bien satisfait son appétit pendant les réjouissances du jour de l'an.

J'ai donc l'honneur de vous inviter à aller à l'Académie de Musique, le trois de l'an 1888, et je vous remercie d'avance d'avoir accepté cette invitation.

Le MONDE ILLUSTRÉ devait publier dans ce numéro un dessin représentant M. E. M. Templé dans le rôle de Lagardère, le principal du splendide chef-d'œuvre de Paul Féval, mais un accident a brisé la planche.

. L'année qui nous quitte nous aura cependant donné une bonne nouvelle avant son départ.

M. Louis Fréchet, notre poète national, nous est revenu chargé de lauriers qu'il a cueillis en France, dans la patrie de la littérature et de la science, où les éloges ne se donnent pas à la légère.

Je n'ai pas encore lu sa nouvelle œuvre, *La Légende d'un Peuple*, mais le bien qu'en dit M. Jules Claretie, un délicat et un connaisseur, les approbations que ne lui ménagent point ses ennemis eux-mêmes, prouvent bien que le génie du poète a su s'imposer.

Au reste, il faut bien le reconnaître, les hommes de talent de notre pays sont mieux appréciés en France que chez nous, et il n'est pas difficile de trouver la raison de cette anomalie.

Outre que le proverbe, « nul n'est prophète en son pays, » est vrai en Canada comme ailleurs, il faut bien admettre que sur les bords du St-Laurent, la politique—et quelle politique!—a pris trop de place, toute la place même, et que les mains fatiguées d'applaudir les hâbleurs de *hustings* ne peuvent plus se remuer quand il s'agit d'un homme sérieux qui s'élève au dessus des niaiseries, des questions de clocher.

M. Fréchet est grand poète, il chante nos gloires, il fait connaître notre histoire et, à mon sens, il est plus patriote que tous ceux qui veulent sauver notre pays qui se porte très bien, Dieu merci!

Il devient fatigant d'entendre les monotones doléances des hommes qui ne sont pas au pouvoir, et de lire tous les jours des articles dans lesquels on nous dit que tout est perdu si ceux qui ne sont pas ministres ne le deviennent pas.

La lecture de la *Légende d'un Peuple* plaira plus, j'en suis sûr, que celle de tous les livres bleus de la Confédération.

. J'ai mal commencé ma causerie, mais quand on entre dans la quarantaine, on commence à voir les années s'écouler trop vite, quand au contraire autrefois je trouvais que la Mythologie avait eu tort de représenter le Temps avec des ailes, car, à mon gré, tous les jours avaient quarante-huit heures.

Quoique la physionomie de 1888 ne me plaise guère, peut être cette année qui nous arrive sera-t-elle moins mauvaise que les autres—ce ne sont pas les plus jolies femmes qui sont les meilleures—et c'est pourquoi je vous souhaite toutes sortes de bonnes choses.

Nos chers petits enfants vont nous dérider demain, et... après demain nous reprendrons le collier, travaillant, travaillant sans cesse pour acquérir ce bien qui n'existe pas, dit-on, mais qui reste à l'état de chimère, le bonheur.

J'offre à l'année 1888, mes plus humbles excuses pour le mal que j'ai dit à son berceau, et je prie Dieu qu'il ait en sa sainte et digne garde tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Leon T. Leduc

Ceux qui lisent savent beaucoup, ceux qui regardent savent quelquefois davantage.—ALEX. DUMAS.

Quiconque a vraiment pleuré sur un tombeau l'a senti plein d'espérance et s'est rempli de courage pour le restant de sa tâche en ce monde.—LOUIS VEUILLOT.



A OSCAR MARTEL

Quand l'archet palpitant fait ruisseler les sons
Du Stradivarius pressé sur ta poitrine,
Il coule de ton bras comme une onde divine
Qui jette dans les cœurs de sublimes frissons.

Tour à tour sous tes doigts gazouillent les pinçons,
Les épis des biés d'or, la source cristalline,
Les bruits mystérieux de la conque marine,
La harpe des roseaux, le clavier des buissons.

O maître ! en t'écoutant, on croit que le génie
Dans ton âme versa toute sa symphonie,
Tous les rayonnements sacrés de l'idéal ;

On sent que la nature a bercé ton enfance
Des suaves rumeurs de quelque fleuve immense,
Aux concerts des grands bois de ton pays natal !

Oscar Martel

Montréal, décembre 1887.

L'INFLUENCE PERNICIEUSE DU TABAC

L'APPEL d'un concours sur le sujet suivant : *Influence pernicieuse du tabac sur l'avenir des races*, sera, je l'espère, traité avec tout le zèle qu'exige un tel sujet.

Depuis bien des années, j'avais l'espoir qu'un beau jour j'entendrais sonner le clairon de cette campagne si désirée. Le jour luit enfin pour le Canada ; je dis pour le Canada, parce que cette œuvre gigantesque et régénératrice est commencée depuis bien des années aux Etats-Unis. Moi-même j'ai assisté à des réunions où l'on s'engageait à ne jamais favoriser le mariage de jeunes filles avec des jeunes gens qui, indifféremment, buvaient ou fumaient, et cela pour des motifs raisonnés, physiques et moraux.

Ce que nos voisins ont compris, pourquoi ne le comprendrions nous point ? Ne sommes-nous pas aussi intelligents qu'eux ? Certes, oui ! Alors prouvons-le, l'occasion se présente. Que tous ceux qui ont entendu l'appel de cet homme généreux et qui se sentent de force à lutter y répondent avec l'habileté et le courage qu'ils commandent.

Au nom de l'humanité et surtout au nom des femmes intelligentes du Canada, je remercie l'honorable sénateur J. B. Rolland de l'initiative qu'il a si généreusement prise. Nous le saluons général dans cette belle lutte, et nous souhaitons que ses soldats soient nombreux.

La lutte est une de celles que les années ne terminent point ; à moins d'un miracle, ce sont des siècles qui la couronnent.

Le tabac, cet ennemi déguisé, est d'autant plus redoutable, que sous le titre de bonne compagnie, il a ses franchises coudées dans tous les étages de l'échelle sociale. Que faudra-t-il faire pour l'attaquer ? Frapper à droite et à gauche, chez le riche comme chez le pauvre, chez le savant comme chez l'ignorant, chez l'homme religieux comme chez l'impie. En un mot, disons-le, ce péché d'ignorance chez les uns, de lâcheté chez les autres, règne en maître partout. L'ignorance, tout en atténuant la culpabilité du fumeur, ne détruit point la conséquence qui est l'affaiblissement de la force vitale. Or, cette force vitale, nous la devons à Dieu qui ne nous l'a donnée que pour l'user avec mesure, n'ayant pas le droit de la prodiguer au détriment des générations futures. Au contraire, suivant les lois divines, cette force doit aller croissant, sinon nous annihilons les fins perfectionnées que Dieu s'est proposées en créant l'homme. La vie a un but vers lequel tout chrétien intelligent doit tendre, celui qui s'affaiblit par le tabac comme par la boisson ou par tout autre vice devient une branche morte, et ensevelit avec lui tôt ou tard sa progéniture.

La différence qu'il y a entre l'ivrogne et le fumeur est en faveur du premier. En tuant plus vite, il fait moins de victimes ; rarement sa postérité atteint la troisième génération, tandis que le fumeur peut quelquefois propager les suites funestes du tabac pendant près d'un siècle et fournir dans chaque génération plusieurs sujets aux asiles d'aliénés, et cela toujours en augmentant jusqu'à ce que sa postérité soit éteinte.

Quelle responsabilité ! Que de rudes combats on prépare à des enfants que l'on prétend aimer, quand on leur donne pour héritage une nature viciée par la nicotine ! Vous le dirai-je ? Plusieurs fois mes yeux se sont remplis de larmes en voyant de jeunes enfants, âgés de huit, dix et douze ans, fumer la pipe comme de vieux habitués. Que peut-on attendre d'enfants commençant si jeunes à saper les fondations de leur frêle existence. Disons-le, rien de bon.

Si toutes les mères comprenaient, comme elles useraient de leur autorité pour empêcher cette mauvaise habitude de prendre racine chez leurs jeunes enfants ; elles sauveraient ainsi leur avenir. Il n'y a pourtant rien d'impossible quand une fois on veut bien. La preuve de ce que j'avance c'est qu'à force de parler contre le tabac, mon père, à l'âge de soixante-neuf ans, abandonnait la pipe et ne l'a jamais reprise depuis ; sa santé est meilleure qu'autrefois. Il a maintenant soixante-douze ans et déclare que fumer est un esclavage.

Un jeune avocat, dont le système nerveux était ébranlé par l'usage du tabac, s'est aussi laissé persuader. Il avait contracté cette habitude à l'âge de dix ans, dans le grenier d'un collège, où il se cachait de ses maîtres de classe, et il était devenu tellement nerveux, qu'il avait le vertige presque continuellement. Pour abandonner complètement, il lui a fallu un courage héroïque, heureusement qu'il lui en restait une dose. Il y a trois ans qu'il ne fume plus du tout ; sa santé est beaucoup améliorée, mais elle ne sera jamais parfaite, car il y a chez lui des ruines causées par l'usage prolongé du tabac qui ne se répareront jamais.

Maintenant qu'il a trouvé une compagne, il pourrait avoir des enfants. Quelle lutte il leur faudra soutenir pour rester maître de l'inclination qu'ils auront reçue en héritage. Ce serait presque juste de souhaiter que des pères qui abusent de leur force vitale soient privés du bonheur d'avoir des enfants.

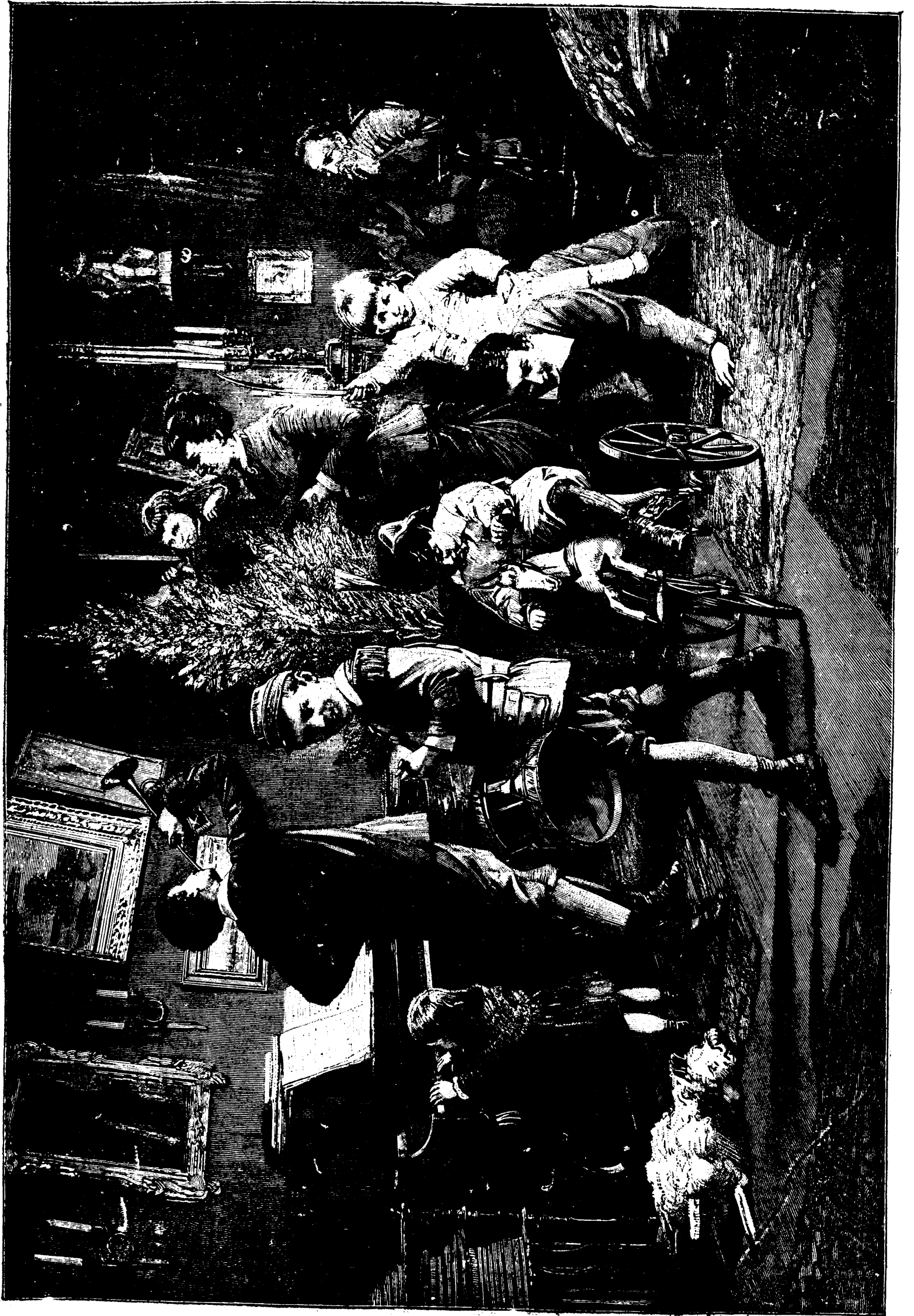
Un jour, un prêtre de grands talents à qui je disais qu'il serait temps de prêcher contre le tabac, vu que les conséquences étaient reconnues par la science comme aussi désastreuses que celles de la boisson, sinon plus, me répondit : « Avant de prêcher, il faut pratiquer. » Cette réponse courte m'étriva. Quelque temps après, j'apprenais que ce digne prélat était un bon fumeur et que sa santé en souffrait. Je fus mortifiée d'avoir peut-être blessé un prêtre qui, par ses talents et ses vertus, jouit d'une grande considération. Il fallut bien s'en consoler pour le moment. Trois mois plus tard, j'apprenais que M. le curé de X... ne fumait plus et qu'il s'en trouvait admirablement bien.

Il avait voulu donner l'exemple lui-même. Un médecin célèbre appelait la nicotine l'esprit du diable ; je ne sais jusqu'à quel point cette appellation est juste. Quant à moi, j'y crois comme à mon *Credo*, et comme ce que femme veut Dieu le veut, je voudrais que toutes les femmes eussent ma croyance, alors nous verrions bientôt une grande amélioration dans les conditions physiques, morales et intellectuelles de nos familles canadiennes. C'est mon vœu le plus ardent.

Monsieur le Rédacteur, vous m'obligerez infiniment en publiant cet article. Je n'ai point la prétention de concourir, je laisse à des plumes plus savantes que la mienne cette belle lutte.

X Y Z.

On a divisé le travail avec une si grande perfection qu'il est à présent possible, dit-on, de faire une machine à coudre dans une minute, ou 60 luns une heure, une moissonneuse dans 15 minutes, une locomotive en une journée, et 300 montres dans le même espace de temps.



LE JOUR DE L'AN AU MATIN

M. LE DR J. EMERY-CODERRE

HONNEUR AU CANADA ! LA FRANCE NE NOUS OUBLIE PAS

L'Encyclopédie Contemporaine Illustrée, revue hebdomadaire universelle des Sciences, des Arts et de l'Industrie, vient de publier une biographie du président de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal, biographie due à la plume de M. Ph. Linet, très sympathique à l'élément canadien-français.

Une longue carrière, consacrée aux recherches et travaux biologiques, à l'enseignement et aux œuvres philanthropiques, a mis M. le docteur J. Emery-Coderre en vue parmi les hommes de science les plus méritants ; et c'est un honneur pour nous, un grand honneur de le voir figurer au premier rang dans la brillante galerie biographique de l'Encyclopédie Contemporaine, à côté des travailleurs consciencieux, des chercheurs infatigables et des savants émérites de tous pays.

La biographie du savant professeur, ornant les colonnes d'une revue européenne, doit avoir sa place chez nous, et à notre façon.

Le Dr Joseph Emery-Coderre naquit à Saint-Denis, comté de Richelieu, le 23 novembre 1814.

Marc Emery, son père, natif de Saint-Denis, était l'un des onze enfants de J.-Bte. Emery-Coderre, de Saint-Ours ; sa mère, Julie Desgranges, de Verchères, était fille de Michel Desgranges et de Cécile Idouaire. Le Dr Coderre est d'origine bretonne par ses bis-aïeux : J.-Bte. Emery dit Coderre et Agathe Beford, autrefois à Saint-Ours.

Ses parents, peu aisés, mais d'une probité antique, ne lui donnèrent que l'éducation strictement nécessaire à un homme de comptoir ou un employé d'obscur bureau. A 14 ans, il quittait le lieu natal pour aller gagner sa vie à Montréal, comme commis. Toutefois, se sentant appelé à d'autres destinées que celle qui pesait sur lui, le jeune Coderre jetait timidement un regard sur d'autres horizons ; derrière un comptoir, il ne pouvait y mourir sans espoir ; il préféra toujours un livre à l'autre, et chaque fois qu'il lui en tombait un sous la main, quel qu'il fut, utile ou frivole, grave ou gracieux, poésie ou science, n'importe, il ne le quittait qu'à la dernière ligne. Il nourrissait un secret dessein ; pour la première fois il envia la richesse de quelques jeunes gens médiocres qui l'entourent ; que n'a-t-il appris le latin comme eux, que ne l'a-t-on envoyé au collège ? Il étudierait la médecine. Mais non, sa jeunesse, comme celle de Béclard, de Chirac, de Camper et de Dupuytren, ignorait toutes les superfluités aujourd'hui proclamées indispensables à l'homme de profession : langues mortes, littératures, talents de luxe et d'agrément.

Après douze années de services comme commis, il prend à son compte. Il est fatigué, mais il se sent libre ; il est heureux pour la première fois de sa vie.

Parlons maintenant de ses succès, puisqu'il a la liberté d'étudier la médecine.

Pendant les quatre années qu'il étudia la médecine, il consacra ses heures de délassements à perfectionner son éducation sous les soins éclairés de M. l'abbé Duchaine. Dupuytren étudia le latin en même temps que la médecine ; et Béclard n'apprit-il pas un peu de latin et de philosophie scholastique d'un chapelain d'hôpital ? En 1844, il abandonne le commerce pour ne s'occuper que de sa profession ; il a trente ans ; Chirac en avait trente-deux ; il se livre en homme à l'exercice de

la médecine, avec le désir d'être utile à ses semblables et en suivant la route du devoir ; en peu de temps il est à la tête d'une pratique qui lui vient de tout côté.

En 1847, il est nommé professeur à l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal : l'institution est pauvre, naissante presque, jalouée par l'Université McGill, négliée de la législature qui lui refuse le privilège d'accorder des diplômes à ses élèves. Le dévouement du nouveau professeur fortifie le courage de ses collègues dans l'enseignement : l'École de Médecine prospère malgré des attaques de tout genre ; deux fois le Dr Coderre favorise des démarches dans l'intérêt d'une affiliation de l'École de Médecine à Laval ; deux fois il est repoussé, eil continue la lutte ; et le dévoué professeur ne chancelle jamais dans les combats de l'École de Médecine. Aujourd'hui, il en est le président vénéré, et c'est un honneur pour cette institution d'avoir à sa tête un homme qui provoque l'admiration de notre ancienne mère-patrie.

En 1852, l'Université de Castletown lui confère le titre honorifique de Docteur en Médecine, et en 1867 l'Université Victoria lui fait le même



M. LE DR J. EMERY-CODERRE, professeur de la Faculté de Médecine de Montréal

honneur.

En 1853, il est président de l'Institut-Canadien, société littéraire qui prit naissance en 1844, dans une petite grotte de la rue Saint-Jacques, qui s'installa plus tard dans une magnifique bâtisse sur la rue Notre-Dame ; et le Dr Coderre déploya toute l'activité possible pour veiller aux intérêts de cette institution.

En 1854, comme tout le monde sait, l'Institut Canadien prit l'initiative de souscriptions pour l'érection dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, d'un monument historique à la mémoire des victimes de 37-38 ; et dans cette circonstance le docteur déploya un zèle patriotique pour assurer la réussite de cette colonne funèbre destiné à repousser les crachats des contempteurs de nos gloires nationales.

Toujours fidèle à ses convictions, il n'a jamais donné et ne donnera jamais le scandale d'une volte-face ; patriote en 37, il le fut en 54 ; il vénère la cause nationale, et son enthousiasme pour cette cause sacrée le fit jeter dans les cachots

de 1837. Le joug de l'arbitraire étant intolérable, le jeune patriote participa activement à la fondation de l'Aurore des Canadas pour le combattre ; le despotisme en prit ombrage : le journal fut saisi et l'éleveur emprisonné.

Au milieu de son enthousiasme pour la cause nationale, l'humanité souffrante et les beautés de la science, il songea à multiplier les douceurs du foyer domestique : une demoiselle de Québec, Euphémie Dasilva dit Portugais, fut choisie pour en être l'ange protecteur ; quatre garçons et sept filles furent les onze chérubins qui en ornèrent le sanctuaire ; de ce nombre il ne reste plus que trois filles. L'aîné de ses garçons et sa seconde fille périrent des suites de la vaccination.

Atteint dans ses plus chères affections, il fut depuis ennemi acharné de la vaccination ; et voilà trente ans passés qu'il la combat avec un courage exemplaire qui ne s'est jamais démenti. Les sarcasmes des médecins, les censures de la presse ne l'ébranlent pas ; il faut une volonté, une fermeté de bronze pour tenir tête à tant d'obstacles et braver les convictions classiques du corps médical du Nouveau-Monde. On ne le croit pas plus qu'on ne crut autrefois en France

le Dr Lassis qui, faisant chorus avec M. Chervin, répétait sans cesse et toujours avec le même insuccès que la fièvre jaune n'est pas contagieuse. Le Dr Coderre fait partie de la Ligue Internationale des Antivaccinateurs comprenant Suisses, Suédois, Anglais, Français et Allemands, et il conserve une foi robuste dans la prédiction de l'éminent professeur Newman : Dans cinquante ans on ne vaccinera plus.

Outre ses nombreux écrits contre la pratique Jennerienne, le savant professeur de l'École de Médecine s'est occupé de jurisprudence médicale. Citons entre autres travaux de ce genre l'examen médico-légal des procès célèbres d'Anaïs Tous-saint, de Joseph Bérubé et de Cé-sarine Thériault, de Pierre D'aval, de Provencher et de la femme Bois-clair, tous accusés d'empoisonnement ; et le Dr Coderre peut se rendre le témoignage qu'il éloigna de l'échafaud, par des démonstrations scientifiques, claires et concluantes, la tête de ces malheureux ; un seul dut subir l'arrêt terrible.

Si le mouvement perpétuel paraît impossible, le dévouement perpétuel est possible aux yeux du généreux professeur : il fut médecin de l'institution des Sourdes-Muettes pendant vingt ans et plus, et il prodigua ses soins à l'Hôtel-Dieu depuis quarante-trois ans !

D'une tenue sévère, le bon vieux professeur est doux, poli, modeste, patient surtout ; il sait attendre sans paraître souffrir ni même espérer ; d'une humeur égale, il em-
porte toujours avec lui des paroles

de consolation, une âme compatissante et un cœur ému. Il écrit plus facilement qu'il ne parle.

Exempt des dégâts qu'encourt une jeunesse au milieu des plaisirs galvanisants de la ville, le docteur touche à une vieillesse hâtée, il y a deux ans, par une fracture de la jambe. Les accidents comme la maladie improvisent la vieillesse.

A n'envisager que sa figure un peu ridée, ses cheveux blanchis par les veilles, la fatigue et les soucis de la vie militante, son teint hâve et son peu d'embonpoint, on pourrait le croire incapable de poursuivre plus longtemps sa longue carrière de dévouement. Il n'en est rien : une âme ardente suscite dans un corps frêle des déterminations énergiques et nobles. Qu'il nous arrive une épidémie contagieuse, un typhus, un choléra, le vieux professeur, comme jadis Lassis, fora son testament et volera sur le théâtre du fléau pour y prodiguer son zèle, sa science et son dévouement.

Veuf depuis deux ans, appuyé et enveloppé de la piété filiale de ses trois enfants, cet homme de bien a recours à la science comme cordial de tous

les jours. Sûr d'avoir bien fait, fidèle à ses convictions comme à son devoir, M. le docteur J. Emery-Coderre demeurera toujours prodigue de sa vie, et sur son tombeau on inscrira comme sur celui de Bœrhavé cette belle et simple épitaphe :

Simplex Sigillum Viri.

L. A. FORTIER,
Ancien élève.

LES ÉPLUCHETTES

Nos cultivateurs ont souvent le secret de joindre l'utile à l'agréable ; assistez à leurs *épluchettes* de blé-d'inde, à l'autonne, et vous m'en direz des nouvelles.

Les *épluchettes* sont synonymes de « réjouissances. » Ce sont des veillées où, tout en s'amusant le mieux possible, on fait surgir tout autour de soi des monceaux de feuilles de blé-d'inde et des pyramides de blancs épis.

Ces veillées se succèdent suivant un programme aussi attrayant que varié : « Lundi, *épluchette* chez José, avec rondes, menuets et rigodons ; mardi, *épluchette* chez Baptiste, avec chansons comiques, jeux, récits de revenants ou de loups-garous, etc., » et ainsi de suite, tant qu'il y a des épis de blé-d'inde à effeuiller dans les diverses maisonnettes du canton.

Fait extraordinaire, ce programme n'a jamais vu le jour dans les colonnes d'un journal. Il suffit de le répéter de vive voix, de voisin à voisin, et personne ne manque à l'appel.

On s'explique assez facilement cet empressement général par le fait qu'au cours des *épluchettes*, chaque âge rencontre son amusement favori : les vieux racontent ou jouent aux cartes, les jeunes dansent au son des violons ou chantent avec accompagnement des accordéons et des concertinas, quant aux amoureux—ils sont toujours les mêmes partout—ils font danser les feuilles de leur blé-d'inde de manière à pouvoir conter fleurette à Françoise ou à Catherine, et l'un d'eux vient-il à découvrir, par hasard, un épi aux grains rouges, aussitôt il est auprès de sa belle, faisant la révérence et fredonnant :

Ma chère Joséphine,
Allons gué,
Ma chère Joséphine,
Ne soyez pas fâchée,
Ma luron lurette,
Ne soyez pas fâchée,
Ma luron luré,

Si pour ce blé-d'indé,
Allons gué,
Si pour ce blé-d'indé,
Je demande un baiser,
Ma luron lurette
Je demande un baiser
Ma luron luré !...

Joséphine est-elle un peu superstitieuse, l'échange à lieu, séance tenante, aux applaudissements de tous, et le jeune Baptiste, tout fier de son exploit, se remet à l'œuvre avec une nouvelle ardeur prêt à recommencer le refrain si l'occasion s'en présente encore.

En un mot, on se dirait en plein carnaval, avec cette différence cependant, qu'aux *épluchettes* on ne se rompt pas les côtes en pure perte en glissant sur des montagnes russes, mais on savoure avec délices les fines reparties de la bonne vicille gaieté gauloise et l'on se quitte avec la satisfaction d'avoir contribué à apprêter un produit très apprécié dans l'économie domestique

Dr. M. Ducharme

VISITES DE L'AN

L'ai connu un temps où il n'était pas possible de ne pas aller présenter les souhaits du nouvel an, non seulement à ses amis, mais encore aux amis de ses amis et aux amis des amis de ses amis. On était abimé de souhaits de la part de gens qu'on n'avait jamais vus, mais qui ce jour-là, se croyaient indispensables

à la moindre petite bonne fortune qui pourrait vous arriver dans le cours de l'année. Ils ne vous connaissaient pas ; mais c'était pour eux comme une manière d'introduction afin de ne pas être oubliés à vos bals ou à vos soirées du carnaval, et ils choisissaient précisément le jour où le nombre de vos amis vous accablait pour y ajouter encore celui des inconnus. Il y avait des individus qui préparaient huit jours d'avance la liste de ceux qui devaient subir leurs félicitations de nouvelle année, qui en parlaient à tous ceux qu'ils rencontraient dans l'intervalle, leur demandaient d'augmenter encore leur liste de victimes, et qui, le terrible jour venu, avaient bien garde d'en oublier une seule.

Un coup de sonnette se faisait entendre. La porte s'ouvrait incontinent :

—Madame reçoit-elle ?

—Oui, monsieur, entrez.

L'inconnu était déjà au salon. Moment de surprise ; un peu d'étonnement... Mais on revenait vite ; le monsieur avait déjà ébauché son :

—Je vous souhaite une heureuse année, madame.

—Merci, monsieur, moi aussi.

—Il fait assez froid aujourd'hui, madame.

—Oui, monsieur, il fait pas mal froid.

—Hier, il faisait plus doux, madame.

—En effet, monsieur, il faisait plus doux hier.

—La température pourrait changer d'ici à demain.

—Oui, cela est possible, monsieur.

—Votre santé a toujours été bonne, madame ?

(Ordinairement on gardait cette phrase pour les femmes dont l'embonpoint, au-dessus de tout égo, en imposait aux regards les plus distraits.)

—Oui, monsieur, merci, comme vous voyez.

Ce « comme vous voyez » eût été de trop dans une autre circonstance ; mais le jour de l'an étant spécialement réservé aux paroles qui ne signifient rien ou qui attirent l'attention sur ce qu'on ne peut pas s'empêcher de voir, on trouvait que c'était encore assez bien finir sa phrase.

Après cette conversation, comme on ne trouvait plus rien à dire, absolument rien, on restait de part et d'autre dans une expectative embarrassante et l'on attendait anxieusement un nouveau coup de sonnette annonçant un nouveau visiteur qui dirait exactement les mêmes choses.

A. BUIES.

L'ANGE QUI N'EST PLUS

Que Dieu leur a caché de cruelles tempêtes
A ces frères épis moissonnés dans leur fleur !
Craignant pour eux l'autonne il a soustrait leurs têtes
Aux vents froids du malheur.

Dr A. MORRISSET.

Ses jolis petits bras se sont raidis, ses grands yeux se sont fermés, ses lèvres ont revêtu un sourire céleste, et l'enfant que nous aimons n'est plus !

Maintenant, pour tous la table est grande, les chambres sont vides, les soirées sont longues, la maison est remplie de souvenirs navrants et d'échos douloureux. Les joyeux éclats de sa voix ne se font plus entendre à l'oreille, mais la pensée les retrouve encore par le souvenir du cœur dans les moindres bruits de la maison. L'âme a beau s'élançer suppliante dans l'espace et appeler en gémissant celui qui était le charme de notre existence, le silence de la mort seul répond.

La mort fauche continuellement, à droite, à gauche, devant, derrière, partout et toujours ; mais on dirait que c'est surtout parmi ceux à qui la vie semble sourire qu'elle se plaît à choisir ses victimes. Elle semble même parfois pardonner aux délaissés de la Terre pour s'attaquer à ceux pour qui l'existence paraît n'avoir que des joies. Ses coups sont si terribles et si imprévus, qu'ils ne laissent à ceux qui survivent qu'une grande douleur et de cuisants regrets avec le souvenir d'une plus douce félicité. En face de ces coups, les lèvres restent muettes et la plume est impuissante à décrire les sentiments qui nous animent.

Pourquoi ces petits anges viennent-ils, comme de gais pinsons, jeter leurs notes joyeuses dans nos demeures, effleurer de leurs ailes les plus saintes affections, attacher mille et une pensées

sur les objets qu'ils ont touchés, pour s'en retourner bien vite dans leur beau paradis ? Pourquoi plusieurs de ces chers enfants, comme celui que nous venons de perdre, laissent-ils un douloureux souvenir des derniers jours qui ont marqué leur passage dans nos familles ? Ah ! pourquoi Dieu reprend-il les jolis petits anges qu'il donne aux mamans !...

Jusqu'à présent, j'avais toujours cru que la mort d'un enfant était peu de chose, et la rencontre de ces petits cercueils, que tous les jours nous croisons sur notre chemin, me laissait indifférent ; mais, témoin de la douleur d'une mère à qui Dieu sans pitié arrachait presque subitement l'enfant bien-aimé, devant un tel désespoir maternel, j'ai compris combien un chérubin pouvait emporter de bonheur dans son cercueil tout petit. Et moi aussi j'ai pleuré. J'ai pleuré à la vue de cette pauvre mère désolée qui semblait ne pouvoir jamais combler le vide immense laissé par l'enfant que la mort lui enlevait. J'ai pleuré à la vue de cette pauvre mère qui semblait ne pouvoir se plier aux exigences du sort et qui semblait perdre une partie d'elle-même en voyant s'éloigner ce cortège funèbre que je suivais, le cœur navré, et qui emportait celui que nous avons tant aimé.

Consolerez-vous, bonne mère ! Dieu avait besoin d'un ange au ciel, il a pris le vôtre. Vaudrait-il mieux pour lui qu'il eut un rang parmi les hommes que d'occuper une place glorieuse parmi les esprits bien-heureux ? Quel bonheur aviez-vous à lui promettre sur cette terre ? C'est nous que nous aimons dans ceux dont nous pleurons la perte ; si nous les aimions pour eux-mêmes, nous saurions presque nous réjouir de leur délivrance. Le bonheur n'est point une de ces fleurs que l'on peut cueillir ici-bas ou du moins elle est de toutes les fleurs celle qui se fane le plus vite.

Courage donc, mère dévouée, et sachez vous souvenir que des vivants réclament une part de vos affections, qu'il y a à vos côtés d'autres enfants qui ont besoin de vivre de votre parole, de votre chaude tendresse et de votre sourire. Que cette pensée vous rende plus forte et plus courageuse dans une vie que le sourire de votre Albert n'éclairera plus.

CHARLES.

Montréal, décembre 1887.

LE JUGEMENT DE SALOMON EN CHINE

Voici un vieux conte populaire chinois qui ressemble d'une façon frappante à une légende biblique, le jugement de Salomon :

« Deux femmes se présentèrent devant un mandarin. Elles apportaient avec elle un petit enfant, et chacune protestait avec vivacité qu'elle en était la mère. Le mandarin demeura très embarrassé. Il alla consulter sa femme qui était une personne sage et avisée, dont l'opinion était très considérée, dans le voisinage.

« Elle demanda cinq minutes pour réfléchir. Au bout de ce temps, elle dit :

« — Que les serviteurs aillent attraper un gros poisson dans la rivière et qu'ils me l'apportent vivant.

« Cela fut fait.

« — A présent, dit-elle, apportez-moi l'enfant ; mais ne laissez pas entrer les femmes.

« Cela aussi fut fait. Alors la femme du mandarin fit déshabiller le petit enfant et mettre ses vêtements au poisson.

« A présent, emportez cet animal et jetez-le dans la rivière à la vue des deux femmes.

« Le serviteur obéit et jeta le poisson dans l'eau, où il se débattit, agacé par son maillot.

« Sans une seconde d'hésitation, l'une des mères poussa un cri et se jeta dans la rivière pour sauver son enfant.

« — C'est la vraie mère, dit la femme du mandarin.

« Et elle ordonna de la retirer de l'eau et de lui donner l'enfant.

« Le mandarin approuva d'un signe de tête et pensa en lui-même que sa femme était la personne la plus sage du royaume. »

CHAPEAUX!

Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande.

Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

Nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

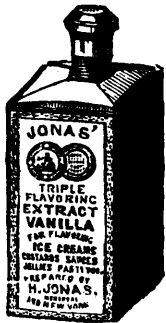
Nous invitons les DAMES de ne pas manquer de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

**MANTEAUX,
MANCHONS,
CHAPEAUX,
LAINAGES,
ETC., ETC.**

Mlle CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTE-CATHERINE

Établie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475-RUE NOTRE-DAME-1475

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pépinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL, Gérant.

Arrangements spéciaux.

Pépinières - Fonthill, Ont. Établies en 1842 485 acres, les plus grandes pépinières du Canada.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef: M. Edouard Charton. Bureaux: 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886: Paris, 20 francs, départements, 25 fr., Union postale, 25 fr.

La Grande Vente de la Faillite

-DE-

TREMBLAY & LALONDE

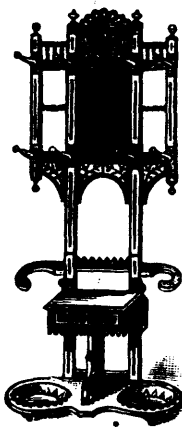
A LIEU MAINTENANT

Grande occasion en Marchandises Seches d'automne et d'hiver

VENEZ AU PLUS TOT

GAGNON & SHIPTON

1973-RUE NOTRE-DAME-1793



Meubles de fantaisie pour les Fetes

Meubles pour Salons en groupes de 3 à 6 morceaux,
Chaises en bois plié de Vienne (Autriche).

Chaises en jone de Chine, nouveaux genres.

Tables, Ecrivoires, Tabourets, etc., etc.

-CHEZ-

WM. KING & CIE.,

NO 652, RUE CRAIG

VENTE SPECIALE DE

Fourrures pour les Fetes!

Un assortiment complet de Casques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes, femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletteries, Manchons, Bagodes, Collettes, Col, Bordures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Souliers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers goûts et dans des prix qui défient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Spécialité pour cette Semaine!



Services à Dîner (103 pièces avec soupière) à prix réduit

Services à souper très jolis \$2.75

Services à l'eau à très bon marché

Belles lampes à main pour 17 cents.

QUELQUE CHOSE DE NOUVEAU POUR CADEAUX :

PORTE-FRUIT!

L. DENNEAU,

2023, RUE NOTRE-DAME

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.



Chester's Cure!

Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Rhumes
Catharre
Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

SAVONS MEDICINAUX

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRÉD J. MORGES, St-Enastache, P. Q.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 336.—MOT LOSANGE

Dédié aux lecteurs des "Recréations de la Famille"

Au jour du nouvel an, permettez, chers lecteurs, Devins, Œdipes, Sphinx, spirituels auteurs De problèmes charmants, à l'élégante allure, Que de sympathie, ici, je vous assure, Et vous dire les vœux que je forme pour vous. —Je souhaite d'abord la fortune à vous tous, Et, si vous la tenez, de savourer mon Troisième : Que, quand vous vous mettiez à rimer un problème, le vers à votre esprit se présente aisément, Venant de mon Second, d'un seul ; communément Il faut sur le métier soumettre son ouvrage Vingtf fois ; c'est ennuyeux, et l'on y perd courage. Je souhaite que Dieu vous épargne l'ennui D'être contrecarré par le méchant, celui Qui, né pour la discorde, en est bien mon Cinquième. Dans l'Inde, grand marais, qui contient mon Premier, Vous évitez l'erreur, si riche en mon Dernier, De le confondre avec un beau fluve d'Europe, Enfin, si, pour percer l'ombre dont j'enveloppe Mon losange à dessin, vous faites des efforts, Si vous cherchez longtemps, bien que vous soyez forts Si, dans ce noble but, vous vous cassez la tête, Mon Quatrième est bien celui que je souhaite.

SOLUTIONS :

No 334.—Le mot est : Charrue.
No 335.—E S T
S O L
T I R

ONT DEVINÉ :

Mme C. Roy, Côte-des-Neiges ; Frs. X. Cloutier, l'Islet ; Albertine, Côteau Landing ; Mme J. B. E. Bédard, Ottawa ; Mme Antoine Dupuis, Saint-Henri de Lévis ; Mlle Adélina Ouellette ; Mlle Mary Baker, Moise Laurin, Beauharnois ; Raquette, Valleyfield, Emile Carbonneau, Arthur Barbeau, Napoleon Hudon dit Beaulieu, Mlle Eliosa Martineau, M. Dumas, Filteau, Québec ; J. A. Bédard, J. Gaudiose Noel, Lévis ; Mlle Laura St-Jean, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle Bernadette Greffard, F. H. Labrecque, Mlle Rosanna Lemieux, Aldérie Lemieux, Montréal.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

A tous ceux qui ne croient pas

AUX PROPRIETES DE

L'EAU SAINT-LEON

QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1887.

A la Compagnie d'Eau St-Léon,

Messieurs.—J'ai souffert pendant cinq ans du Rhumatisme, de la Goutte, et j'ai employé un grand nombre de remèdes, mais sans pouvoir obtenir de soulagement, lorsqu'enfin je commençai à faire usage de L'EAU MINÉRALE DE SAINT-LEON, nouvellement puisée des sources. J'ai trouvé que c'était un excellent remède ; elle m'a donné une complète satisfaction. Je conseille vivement aux autres de l'employer pour ces sortes de maladies.

L. A. BOISVERT,

Propriétaire du Restaurant Commercial, Président de l'Association des hôteliers licenciés de Québec

Signé d'avant moi, OWEN MURPHY, M P., J.P.

Cette eau célèbre est vendue par tous les pharmaciens et épiciers à 25 cts le gallon. En vente aussi en gros et en détail au

DÉPOT CENTRAL :

No 54, PLACE VICTORIA, A. POULIN, Gerant.

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, Journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2 ; trois mois, \$1. S'adresser au No 242, Pearl Street, New-York.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

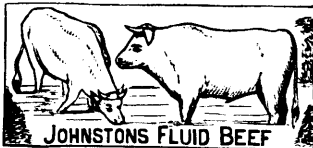
Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la dernière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeds, Draps, Tricotés Français, Anglais, Écossais dans les patrons les plus fashionables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prêlarts, Nets à Rideaux, ainsi que toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Épargne



Réchauffant, Fortifiant, Recomfortant

C'EST UNE DÉLICIEUSE BOISSON

PENDANT LES TEMPS FROIDS D'HIVER

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Étrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de l'été, reliures riches. Articles Religieux, Chapelets, Médailles, Médallions et Croix. — Albums pour photographies. Albums à Autographes. Sacs pour Dames (Satchels), Flaconniers pour parfums, gantures pour gants et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

CHEZ S. A. DE LORIMIER (SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en montant. Chaussettes en mérinos ou en laine extra, valeur 25c. Chemises faites à ordre. 1700, rue Notre-Dame, 2me porte de l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 18 JANVIER PROCHAIN

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE, Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

Chaussures en Kid : \$1.00



Grande vente de chaussures

— POUR LES —

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

- Chaussures en feutre de tous genres
- Chaudes pantoufles brodées
- Chaussures en kid boutonnées
- Chaussures en drap de dame
- Pantoufles en velours
- Pantoufles en kid
- Bottines en chèvre.

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid : \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 31 décembre 1887

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

ES deux cousins soutenaient avec une complaisance infatigable la marche légèrement titubante de Bonamy, que les fumées de la vanité et de l'ambition grisaient beaucoup plus que celles du vin.

Le chevalier de La Morlière occupait un petit appartement au troisième d'un de ces hôtels aristocratiques, très-nombreux jadis dans les rues rapprochées du Palais-Royal et dont quelques-uns existent encore aujourd'hui appropriés aux besoins du commerce et de l'industrie.

Un grand valet de mine patibulaire, vêtu d'une livrée dont les galons manquaient de fraîcheur, jouait aux cartes avec le suisse dans la loge de ce dernier. C'était le laquais de La Morlière.

En voyant que son maître ne rentrait pas seul, il prit un flambeau, traversa la cour et gravit rapidement les marches de l'escalier afin de mettre en un tour de main quelque peu d'ordre dans l'appartement et d'allumer les bougies des candélabres.

—Champagne, dit La Morlière à son valet, préparez une table de jeu et faites du punch...

—Mon cher Bonamy, ajouta-t-il en s'adressant au provincial qu'il venait d'installer sur un sofa, reposez-vous, mais ne vous endormez pas... nous sommes à vous dans une minute, Barsac va vous tenir compagnie.

Tout en disant ce qui précède, La Morlière prenait le bras de Lascars et l'introduisait dans la chambre à coucher voisine du salon.

Le principal ornement de cette pièce

presque nue consistait en plusieurs trophées, fixés aux murailles et composés de fleurets de toutes les dimensions, mouchetés et démouchetés, et d'épées de toutes les formes et de toutes les provenances.

—S'il faut en croire ces trophées, dit Lascars en souriant, vous êtes, mon cher chevalier, un amateur passionné de l'escrime.

—L'escrime est la reine des sciences ! répliqua La Morlière avec feu, et je la préfère à tout au monde, même au jeu, même au vin, même aux femmes !

—Peste ! c'est de l'adoration !

—Certes, monsieur le baron, le mot n'a rien d'exagéré.

—Vous avez pratiqué beaucoup, sans doute ?

—Oh ! mon Dieu depuis mon enfance ! je n'avais pas dix ans quand mon père, un digne gentilhomme, me mit un fleuret dans la main.

—Avez-vous, depuis lors, hanté la salle d'armes ?

—J'en suis sorti le moins possible.

—Mais, à ce compte, vous devez être très-fort ?

—Je ne ferai point avec vous de fausse modestie monsieur le baron, et je suis tout bonnement de première force. Il n'existe pas, à Paris, de tireur

en renom, que je me fasse fort de boutonner sans la moindre peine.

—Vraiment, c'est à ce point-là ?

—Vous plaît-il d'en juger par vous-même ?

—Bonamy nous attend.

—Oh ! la dixième partie d'une seconde suffira pour l'expérience.

La Morlière, tout en parlant, décrocha deux fleurets mouchetés. Il présenta l'un d'eux à Lascars, se mit en garde et croisa le fer.

—Je toucherai monsieur le baron à la seconde passe, dit-il.

—Ah ! par exemple, je vous en défie.

—Ne pariez pas, monsieur le baron.

Lascars, piqué au jeu, se garda bien de se découvrir, et appela à son aide toutes les ressources de son expérience. Rien n'y fit. Dès la seconde passe le fleuret du chevalier le touchait en pleine poitrine.

—Mort de ma vie ! murmura-t-il, vous aviez, ma foi, raison !

—Vous voyez, monsieur le baron, reprit La Morlière en rattachant les fleurets, vous voyez que quiconque veut se battre avec moi doit faire à l'avance son testament.

—C'est décidément une bonne connaissance que celle du chevalier, pensa Lascars, je commence

cars. Le provincial se leva d'un bond.

—Ah ! monsieur le baron, s'écria-t-il, c'est moi qui suis aux vôtres.

Les deux adversaires prirent place en face l'un de l'autre.

—Quel est votre enjeu ? demanda Roland.

—Le vôtre, monsieur le baron.

—Vingt-cinq louis, alors ; cela vous convient-il ?

—Tout à fait, monsieur le baron, tout à fait.

—Tenez-vous bien, monsieur Bonamy, continua Lascars en riant.

—Ah ! monsieur le baron, je ferai de mon mieux.

—Je vous prévins que je suis très fort.

—Et de mon côté je me flatte, monsieur le baron, d'y entendre quelque chose aussi.

Le jeu s'engagea.

Le provincial gagna glorieusement les quatre première parties, après une défense énergique et savante de Lascars. Il rayonnait ; sa personne entière se gonflait d'orgueil ; les transports de sa joie lui faisaient monter le sang au visage avec une telle violence qu'il ressemblait à un homme que la poplexie va foudroyer.

—Peste ! monsieur Bonamy, murmura Roland,

il ne fait pas bon de se frotter à vous ! tudeux !... quel homme terrible vous êtes !... Si je n'avais ma réputation à sauver, j'abandonnerais la partie à l'instant même.

—Ah ! monsieur le baron, murmura le provincial presque aussi confus que joyeux, je vous supplie très humblement de n'en rien faire... la chance tournera.

—Messieurs, dit en ce moment La Morlière, voici du punch.

Bonamy vida son verre deux fois de suite. Lascars ne fit que tremper ses lèvres dans le sien.

Aussitôt après, la partie recommença, et ainsi que venait de l'annoncer le provincial, qui certes ne se croyait pas si bon prophète, la chance en effet tourna subitement.

Chacun connaît les alternatives d'espoir et de découragement par lesquelles un grec

adroit fait passer la dupe qu'il est en train de dévaliser. Bonamy suivit la loi commune. Il se roidit avec un entêtement de mulet contre ce qu'il appelait sa mauvaise veine, et à mesure que Lascars lui gagnait de plus fortes sommes, il demandait lui-même à doubler, à tripler, à quadrupler son enjeu, espérant ainsi se rattraper plus vite.

Le résultat de ce système fut qu'au point du jour les quatre-vingt-dix mille livres contenues dans son portefeuille avaient changé de propriétaire, et le malheureux Bonamy ne possédait plus un sou de la grosse somme apportée par lui à Paris.

—Monsieur le baron, dit-il alors, je suis momentanément à sec, mais je possède de grands biens dans mon pays, ces messieurs peuvent l'affirmer... Vous plaît-il de continuer à jouer contre moi, et de vous contenter de ma parole ?

—Cher monsieur, répliqua Lascars, vous êtes le plus beau joueur que je sache, et je ne me pardonnerais pas d'abuser de ma bonne chance pour vous dépouiller... Certes je vous dois une revanche et je vous la donnerai... je vous en donnerai même dix, au besoin, de bien grand cœur, mais un peu plus tard, lorsque la veine aura changé ! Je quitte Paris dans une heure pour



Et le malheureux Bonamy ne possédait plus un sou de la grosse somme apportée par lui à Paris.—(Page 41, col. 3)

à croire qu'elle me rapportera beaucoup.

La Morlière ouvrit un tiroir. Il en tira des jeux de cartes en grand nombre, et il dit, en les étalant devant son hôte :

—Voici des armes d'un autre genre... et ces armes-là, monsieur le baron, vous savez mieux que moi vous en servir.

Lascars examina avec une attention profonde les cartes biseautées, mises sous ses yeux. Il choisit parmi la quantité, deux paquets ; il plaça l'un de ces paquets dans sa poche, il fit glisser l'autre dans sa manche, et il reprit :

—Nous sommes en mesure, allons retrouver notre homme.

Bonamy n'avait point quitté le sofa sur lequel il était assis.

Il résistait de tout son pouvoir au sommeil accablant qui s'emparait de lui, et il ouvrait les yeux de toutes ses forces, comme des yeux de basilic, pour les empêcher de se fermer.

Deux candélabres fortement oxydés, garnis chacun de trois bougies, brûlaient sur la table de jeu placée au milieu du salon.

Dans l'un des angles de la pièce le valet Champagne, une longue cuillère à la main, faisait flamboyer un punch monstre.

—A vos ordres, monsieur Bonamy dit Las-

un voyage de quelques mois... Aussitôt après mon retour, venez me trouver; je m'estimerai très heureux de me mettre, comme cette nuit, tout à fait à vos ordres.

Bonamy devint d'une pâleur mortelle et chancela sur sa chaise.

—Tandis que ses billets de banque et ses bons au porteur se vaporisaient, une espérance l'avait soutenu, ranimé, réconforté... Il s'était dit qu'en perdant un argent destiné à s'éparpiller sous forme d'arguments *ad hominem* dans les mains des commis, il ne perdait en réalité que fort peu de chose, puisque la protection gratuite du baron devait, mieux que tous les pots-de-vin du monde le conduire au but convoité.

Or, voici que les paroles de Lascars, et l'annonce de son départ immédiat réduisant à néant cet espoir! Le provincial avait donc sacrifié cent mille livres et ne devait plus compter sur rien!...

En ce moment une lueur tardive se fit dans son esprit. Il comprit vaguement qu'il venait d'être dupe de trois aigrefins. L'ivresse, qui fermentait au fond de son cerveau et qu'assoupissait l'ardeur du jeu, se réveilla soudain, s'empara de lui, le domina et le rendit incapable de toute prudence... Il exhalta se colère en cris impuissants, en vaines menaces en accusations, en injures, vociférés d'une voix haletante, en termes énergiques que choisit.

Lascars, La Morlière et Barsac se regardèrent, échangèrent un sourire, puis le chevalier sonna son laquais qui dormait dans l'antichambre.

—Champagne, lui dit-il, tu vois bien ce vilain homme qui peste, qui crie et qui jure?

—Oui, monsieur le chevalier.

—Eh! bien, charge-le sur tes épaules et porte-le tout de ce pas dans la rue où tu le laisseras cuver son vin... Fais vite, mon garçon, fais vite! le marraud nous importune!

Puis il ajouta tout bas à l'oreille du valet frémissant de joie :

—Quand tu remonteras je te payerai l'arrière de tes gages.

Une promesse si encourageante, et disons-le, prévue, doubla les forces du valet qui décupla son ardeur.

Il saisit Bonamy à bras le corps, il la souleva de terre et il l'emporta, malgré sa résistance enragée et ses clameurs retentissantes.

—Monsieur le baron, dit alors La Morlière, le pigeon est plumé.

—Mais il a crié... répliqua Lascars.

XLII

Un éclat de rire des trois complices accueillit cet échange de cyniques métaphores.

—Mes chers amis, reprit le baron après cet accès de gaieté franche, maintenant, s'il vous plaît, procédons au partage.

Ce partage était assurément la chose que les deux cousins désiraient le plus.

Roland fit trois parts de l'argent gagné. La somme totale, nous l'avons dit était de quatre-vingt-dix mille livres, chacun des oiseaux de proie en touche trente mille.

Jamais La Morlière et Barsac n'avaient eu tant d'argent en poche, c'est à peine s'ils pouvaient en croire leurs yeux. Ils se livraient à mille folies et couvraient de baisers les précieux chiffons.

—Monsieur le baron, s'écria La Morlière dans un élan de reconnaissance, je vous dois ma fortune!... Ces trente mille livres vont si bien fructifier entre mes mains que je veux me voir millionnaire avant six mois!... je n'oublierai jamais vos procédés de cette nuit à notre égard... en toute occasion, je vous en supplie, faites état de moi comme d'un homme absolument à vous...

—Je vous en dis autant pour mon compte, monsieur le baron, appuya le chevalier de Barsac.

—Eh! messieurs, répliqua Lascars, vous me rendez confus!... le service que j'ai pu vous rendre était peu de chose, vienne l'occasion de recommencer et vous me trouverez tout prêt...

Six heures du matin allaient sonner. Un jour blafard faisait pâlir la lueur des bougies expirantes. Le baron prit congé des deux cousins, et, les poches beaucoup mieux garnies qu'au moment de son arrivée à Paris la veille au soir, il se dirigea, à travers les rues désertes, vers le bureau des voitures de Saint-Germain.

Trois heures plus tard il mettait pied à terre à l'entrée de Bougival, il rejoignait l'endroit où il avait amarré son bateau le jour précédent, et regagnait le Moulin-Rouge.

Sauvageon, dont la convalescence faisait des progrès rapides, l'accueillit avec les démonstrations d'une joie si vive que Lascars se dit :

—Est-ce que véritablement ce drôle me serait attaché?... C'est possible, après tout, mais néanmoins la chose est bien invraisemblable...

Une demi-journée de sommeil répara les fatigues d'une nuit de jeu, et, quand vint le soir, le baron parfaitement reposé traversa de nouveau la Seine pour se rendre à la maisonnette du Bas-Prunet. Il était décidé à ne pas retarder plus longtemps sa déclaration formelle et à demander, séance tenante, la main de Pauline Talbot.

Quant à l'obtenir, ceci, pour lui, ne faisait point question.

Au moment où il allait frapper à la porte du petit jardin, cette porte tourna sur ses gonds, comme si quelqu'un, placé derrière elle, avait attendu pour l'ouvrir qu'un faible bruit de pas trahit l'approche du visiteur.

—C'est Pauline... pensa Lascars. Quelle impatience!...

Il se trompait...

A peine eut-il franchi le seuil qu'il se vit en face de la placide et loyale figure de madame Audouin. Une nuance d'embarras, et même de tristesse, s'étendait sur ce visage un peu vulgaire, mais dont le regard et le sourire exprimait la franchise et le dévouement.

Madame Audouin était seule.

Cette solitude inquiéta Lascars, d'autant plus que la bonne dame, voyant qu'il se disposait à prendre la parole, fit un geste expressif pour l'engager à garder le silence.

Le baron se pencha vers elle et lui dit tout bas : —J'espère, madame, qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à mademoiselle Talbot?...

—Rien absolument... répondit madame Audouin du même ton, seulement je désire que Pauline ignore votre présence ici.

—Pourquoi donc?...

—Parce que je désire avoir avec vous un entretien particulier...

L'inquiétude de Lascars était dissipée. Une surprise extrême la remplaçait. Il se demandait en vain quel genre de confidences ou de questions la gouvernante de mademoiselle Talbot pouvait avoir à lui adresser.

—Madame, murmura-t-il, je suis à vos ordres.

—Suivez-moi, je vous en prie, monsieur, reprit madame Audouin, et tâchez de ne pas faire crier le sable sous vos pieds...

En même temps la bonne dame se dirigeait vers une tonnelle de verdure située à l'extrémité du jardin.

Lascars en passant devant la fenêtre encadrée de liserons et de volubilis, jeta un regard sur l'intérieur faiblement éclairé de la maisonnette.

Après avoir parcouru un espace d'environ cinquante pas, madame Audouin et Roland arrivèrent au berceau de verdure dont nous avons fait mention, et sous lequel se trouvait un banc de bois.

Madame Audouin s'assit, et, comme Lascars restait debout, elle lui dit :

—Monsieur le baron, veuillez prendre place à côté de moi... sans cela nous serions obligés de parler trop haut, Pauline pourrait nous entendre, et c'est ce que je désire par-dessus tout éviter.

Lascars se rendit à cette prière.

—Monsieur le baron, continua la bonne dame, je ne suis qu'une pauvre femme bien simple... J'ai à vous entretenir de matières très délicates, je ne le fais point sans crainte et sans embarras, mais, comme vous êtes un homme de grand cœur, j'espère que vous me comprendrez et que vous excuserez ma hardiesse... je réclame cependant d'avance votre indulgence tout entière...

—Vous n'en aurez pas besoin, chère madame Audouin... interrompit gracieusement Lascars.

—J'en aurai besoin, monsieur le baron, et plus que vous ne le pensez... savez-vous pourquoi je viens vous conduire en ce coin retiré?... savez-vous quelle prière je vais vous adresser, à vous que j'aime et que j'honore de toute mon âme, à vous le sauveur de ma chère Pauline?...

—Non, en vérité, je ne le sais pas... répondit

Roland dont ce début étrange redoublait l'étonnement.

—Eh bien, monsieur le baron, poursuivit madame Audouin, cette prière, la voici : Je vous conjure, à deux genoux, les mains jointes de ne plus revenir ici...

Cette conclusion inattendue fit bondir Roland sur son siège rustique.

—Vous me fermez la porte de votre maison! s'écria-t-il, qu'ai-je fait pour mériter cette injure?

—Vous n'avez rien fait que de bon et de généreux, monsieur le baron, aussi c'est à votre générosité que je m'adresse... Ecoutez-moi donc sans impatience, car si le devoir qu'il me faut remplir est cruel, vous verrez aussi qu'il est inflexible... Pauline est orpheline, vous le savez, j'ai remplacé sa mère auprès d'elle depuis son enfance... je remplace maintenant son pauvre père... elle n'a que moi dans le monde et je dois compte de son bonheur à ceux qui ne sont plus... Eh bien, un grand malheur menace ma chère enfant...

—Un grand malheur!... répéta Lascars, lequel?

—Celui de vous aimer... vous voyez quelle confiance sans bornes m'inspire la noblesse de votre caractère, puisque je n'hésite pas à vous révéler le secret d'un cœur qui s'ignore... Pauline ne vous aime pas encore, j'espère, mais, un peu plus tôt ou un peu plus tard, il me semble impossible qu'un fatal amour ne se développe pas à son insu dans sa jeune âme... Comment en serait-il autrement? Rien ne vous manque, monsieur le baron, ni la naissance illustre, ni la beauté, ni le courage, toutes les qualités qui peuvent et qui doivent séduire sont réunies en votre personne... Comment une pauvre enfant isolée ne se sentirait-elle point irrésistiblement entraînée vers vous?... hier au soir, vous n'êtes pas venu... Pauline vous attendait... elle n'a rien dit... elle n'a pas une seule fois prononcé votre nom (et c'est cela surtout qui m'a donné l'éveil, mais j'ai bien vu sa mélancolie croissante à mesure que la soirée s'écoulait... Je vous le dis avec une conviction douloureuse, elle est au moment de vous aimer! Prenez pitié de l'orpheline, monsieur le baron!... sa vie est assez triste déjà!... Je suis une vieille femme aujourd'hui... j'ai toujours été pauvre, et je n'ai jamais été belle, tout au fond de mon âme il existe cependant un lointain souvenir, douloureux encore malgré le temps écoulé... ah! je sais ce que fait souffrir un amour sans espoir et j'aimerais mieux mourir que de voir ma Pauline endurer ces tortures! vous avez le droit, et sans doute aussi la

volonté, de choisir une compagne parmi les jeunes filles de haute noblesse et de grande fortune... Pauline est de race bourgeoise et ne possède rien, elle ne saurait être votre femme... au nom du ciel, ne lui laissez pas le temps de former des rêves irréalisables!... qu'elle ne vous revoie jamais! Disparaissez dès aujourd'hui pour ne plus reparaitre... elle vous oubliera, j'en ai la ferme confiance... demain, peut-être, il serait trop tard!... voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur le baron, voilà ce que j'avais à vous demander. Répondez-moi vite que j'ai bien fait de compter sur vous, et que, pour la seconde fois, vous êtes prêt à sauver Pauline.

Un instant de silence succéda à ces dernières paroles.

—Mon Dieu! balbutia-t-elle enfin, vous ne répondez pas!...

Lascars prit une de ses mains qu'il serra doucement entre les siennes.

—Chère madame Audouin, dit-il d'une voix qui semblait émue, vous êtes la meilleure des femmes, et vous remplissez dignement les devoirs de mère que vous avez acceptés... Toutes les délicatesses de votre belle âme, je les admire et je les partage... mais rassurez-vous, le danger que vous redoutez n'existe pas...

Madame Audouin retira vivement sa main.

—Ah! murmura-t-elle avec douleur, je me trompais, vous n'avez pas voulu me comprendre.

—Je vous ai comprise très bien, au contraire, chère madame, répliqua Lascars, et c'est vous maintenant qui me comprenez mal... mais je vous le pardonne de grand cœur; vous venez de me rendre bien heureux, vous venez de me donner un espoir qu'au prix de dix années de ma vie je n'aurais pas cru payer trop cher...

—Un espoir? répéta la gouvernante.

—Oui... le plus précieux de tous! celui que votre chère enfant m'aimera peut-être un jour comme je l'aime!

—Vous l'aimez! s'écria madame Audouin.

—De toutes les forces de mon âme... de toutes les puissances de mon cœur, et je suis venu ce soir pour lui dire: "Pauline, voulez-vous être ma femme?"

Madame Audouin essaya de parler; elle n'y réussit pas; l'émotion étranglait sa voix dans sa gorge.

Elle ne put d'abord que saisir les deux mains de Lascars, les couvrir de baisers et les baigner de larmes.

Quelques secondes s'écoulèrent ainsi. Enfin, peu à peu, l'excellente femme recouvra la parole, et elle balbutia:

—Vous êtes bon comme Dieu lui-même, vous qui ne dédaigner pas d'aimer l'orpheline et de lui tendre une main généreuse!... Soyez béni, monsieur!... soyez béni par une pauvre femme qui donnerait sa vie pour vous!... Ah! j'ai assez vécu, puisqu'avant de mourir j'aurai vu le bonheur de ma fille chérie!...

XLIII

La scène au début de laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs se prolongea plus que ne l'aurait souhaité Lascars: l'excellente madame Audouin laissait naïvement déborder son cœur; les expressions de sa reconnaissance et de sa joie ne tarissaient pas. Le gentilhomme l'écoutait avec une secrète impatience, mais un vague respect pour les tendresses infinies de cette maternité volontaire l'empêchait de l'interrompre.

En disant ce qui précède, madame Audouin se dirigeait vers la maisonnette, et marchait d'un pas rapide, qu'elle ne cherchait plus à rendre léger.

Lascars la suivait, et malgré lui se sentait ému. Certes, le misérable gentilhomme que nous mettons en scène devait être incapable de ressentir les nobles ardeurs, les troubles divins d'un amour profond et chaste, mais enfin il était jeune encore et la touchante beauté de Pauline, non plus que cette tendresse ingénue dont avait parlé madame Audouin, ne pouvaient le laisser tout à fait indifférent.

—Décidément, se disait-il, je crois que j'aime cette enfant... Elle va me rendre riche... peut-être la rendrai-je heureuse.

La porte n'était qu'à demi fermée. Madame Audouin l'ouvrit tout à fait et entra dans le cercle lumineux projeté par la lueur de la petite lampe au-devant de la jeune fille.

Lascars s'arrêta sur le seuil, au milieu des ténèbres extérieures qui l'enveloppaient.

Pauline quitta sa pose rêveuse, et, voyant sa gouvernante auprès d'elle, elle lui dit avec un sourire:

—C'est toi, ma bonne Audouin... d'où viens-tu?

—Je viens du jardin, chère fille.

—La nuit est sombre, n'est-ce pas?...

—Je n'en sais rien... elle m'a paru belle... est-ce que tu voudrais sortir?

—Je ne désire jamais ce qui est impossible, et nous ne pouvons sortir seules.

—C'est vrai, répondit madame Audouin; puis elle reprit, après un silence: Si M. de Lascars était-là, il nous accompagnerait.

—M. de Lascars... répéta Pauline, sans doute il ne reviendra plus.

—Qui te fait supposer cela?

—Il n'est pas venu hier... il ne vient pas ce soir... d'ailleurs c'est une triste société que la nôtre, je le comprends bien, pour un gentilhomme habitué comme lui aux plaisirs bruyants de Paris et de la cour.

—Si M. de Lascars ne revient plus, le regretteras-tu?

—Pourquoi me fais-tu cette question? tu sais bien que je ne suis pas ingrate... je lui dois trop pour l'oublier jamais... jus qu'au dernier jour de ma vie, en élevant mon âme vers le ciel, je prierai Dieu de le rendre heureux.

Lascars jugea le moment favorable pour se montrer. Il sortit des ténèbres et il murmura, avec un accent qui, s'il n'était pas celui de la passion, lui ressemblait du moins beaucoup:

—Pauline... chère Pauline... ce vœu que vous

formez pour moi, c'est à vous, seule, qu'il appartient de le réaliser.

L'apparition inattendue de Lascars fit violemment tressaillir l'orpheline; un nuage pourpre couvrit son front et ses joues. Elle essaya de sourire, et balbutia:

—Vous avez donc entendu ce que je viens de dire?

—Oui!... oh! oui!... j'ai tout entendu, et je vous remercie, Pauline, je vous remercie à genoux.

En prononçant ces derniers mots, le baron mettait en effet un genou à terre devant la jeune fille, qui troublée et confuse, s'écria:

—Que faites-vous?...

—Ne vous agenouillez-vous pas aux pieds de Dieu dans la prière?... répondit Lascars: moi je m'agenouille à vos pieds en vous conjurant de me rendre heureux.

—Vous rendre heureux!... Et, comment?... quelle influence puis-je avoir sur votre bonheur?

—Vous pouvez tout, Pauline, et votre influence est sans bornes... il ne vous faut qu'un mot pour m'ouvrir le ciel ou l'enfer... pour faire de moi le plus triomphant ou le plus désespéré des hommes. Pauline, je vous aime de toute mon âme! Voulez-vous accepter mon nom? voulez-vous devenir la compagne de ma vie?

—Moi... votre femme! murmura la jeune fille avec un accent étrange et une voix qui semblait brisée, votre femme, répéta-t-elle.

—Vous le voulez bien, n'est-ce pas? reprit Lascars passionnément. Oh! Pauline... Pauline... dites-moi que vous consentez.

L'orpheline ne put répondre.

Dans le premier moment de surprise, ou plutôt de stupeur, elle s'était levée à demi. Elle retomba sur le siège qu'elle venait de quitter; une pâleur mortelle envahit son visage; sa tête se pencha; ses yeux se fermèrent; elle perdit connaissance.

—Mon Dieu! s'écria Lascars avec un effroi qui n'était pas simulé, mon Dieu, qu'a-t-elle donc?... regardez, madame! ajouta-t-il en s'adressant à la gouvernante, regardez!... on la croirait morte! j'ai peur?

Madame Audouin n'avait pas attendu ces paroles pour s'élançer vers la jeune fille, avec laquelle elle pouvait rivaliser de pâleur, et pour la prendre dans ses bras.

—Eh bien? demanda le gentilhomme effaré...

—Elle est évanouie, répondit madame Audouin, mais ce ne sera rien, j'en réponds... je vous avais prévenu... la chère enfant n'est pas forte... nous avons eu tort tous les deux... vous, de parler d'une façon si brusque... moi, de vous laisser faire... il aurait fallu préparer tout doucement Pauline à entendre ce que vous venez de lui dire. Prise à l'improviste, comme elle vient de l'être, elle s'est trouvée sans force pour supporter une telle surprise, une si violente émotion. Mais, je vous le répète, n'ayez aucune crainte, son cœur bat, sa respiration est calme, dans un instant elle reprendra l'usage de ses sens.

—Chère madame Audouin, en êtes-vous certaine? tout à fait certaine?

—Est-ce que je peux me tromper quand il s'agit de ma bien-aimée Pauline?

—Dieu soit béni... je vais donc revivre!... il m'a semblé, tout à l'heure, que j'allais tomber foudroyé.

—Monsieur le baron, murmura madame Audouin avec un sourire vraiment maternel, prenez garde!... Si vous l'aimez autant que je l'aime, vous allez me rendre jalouse.

—Et maintenant, ajouta la digne femme, après un court silence, je vais vous demander une chose qui vous semblera difficile, mais qu'il faut absolument que vous m'accordiez.

—Quelle que soit cette chose, chère madame, vous pouvez compter sur moi, je suis prêt à vous obéir.

—Laissez-moi donc seule avec Pauline, dit madame Audouin.

—Eh quoi! vous exigez que je m'éloigne?... s'écria Lascars.

—Je n'exige pas, mais je vous supplie.

—Il m'aurait été si doux d'être là quand se rouvriront ses beaux yeux!

—C'est justement ce qu'il ne faut pas... votre présence, vous le comprenez, renouvellerait une émotion qui vient d'être funeste... qui pourrait l'être encore.

—Vous avez raison, chère madame Audouin... Je dois me sacrifier, et l'hésitation m'est défendue, mais pourrai-je au moins revenir dans une heure?

—Vous reviendrez demain matin... il vaut mieux que Pauline ne vous revoie point aujourd'hui.

—Vous êtes cruelle, chère madame Audouin! vous me condamnez à passer toute une éternelle nuit dans l'incertitude, dans l'angoisse, car enfin j'ignore si mademoiselle Talbot daignera me faire l'honneur d'accepter ma demande.

—Confiez-moi vos intérêts, monsieur le baron, je plaiderai votre cause, et je crois pouvoir vous répondre qu'elle est gagnée d'avance.

—J'obéis, chère madame, je quitte cette maison, mais c'est mon bonheur tout entier, ne l'oubliez pas... c'est plus que mon honneur, c'est ma vie que vous avez mission de défendre.

Madame Audouin fit un signe de tête qui signifiait clairement:

—Soyez tranquille... je réponds de tout...

Le baron ploya de nouveau le genou devant Pauline. Il appuya passionnément ses lèvres sur une des belles mains de la jeune fille; puis, avec l'attitude et le geste d'un homme qui se fait violence, il sortit de la petite chambre et disparut dans les ténèbres du jardin.

—Bravo Lascars!... se dit-il, en traversant la route pour rejoindre son bateau, bien joué!... la partie est à moi!... une jolie femme et une splendide fortune, voilà ce que m'envoie mon étoile! merci, mon étoile!... grand merci!...

.

Madame Audouin ne s'était point trompée en annonçant que l'évanouissement de la jeune fille serait de courte durée.

Lascars venait à peine de quitter la maisonnette lorsque Pauline fit un mouvement léger, et ses paupières s'entrouvrirent, découvrant ses prunelles sombres qui semblaient voilées en ce moment par une vapeur à peine transparente.

Elle promena son regard autour d'elle avec une expression presque craintive; elle parut surprise de se trouver seule avec sa gouvernante, et enfin elle murmura, d'une voix très basse et si faible qu'elle était presque indistincte:

—Ma bonne Audouin, que c'est-il passé tout à l'heure?...

—Tu ne t'en souviens pas, ma chère fille? demanda la bonne dame un peu étonnée.

—Non, je ne m'en souviens pas, ou plutôt je m'en souviens mal... répondit Pauline, il y a comme un nuage sur ma pensée...

—Alors, mon enfant, reprit madame Audouin, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre...

—De bonnes nouvelles? répéta l'orpheline; en est-tu sûre?...

—Aussi sûre que je le suis de tenir ta main dans les miennes... Le baron Lascars est venu ce soir ici...

—En effet, il me semble vaguement l'entrevoir, mais, chose bizarre, mes souvenirs confus me le montrent agenouillé devant moi...

—Tes souvenirs ne te trompent pas.

—Comment, s'écria Pauline d'une voix soudaine, ranimée, le baron de Lascars était à mes genoux!...

—Oui, ma chère fille...

—Mais, pourquoi?...

—Parce que cet admirable jeune homme, ce seigneur incomparable, n'a pu te voir sans t'aimer, ce qui est bien naturel, et plutôt sans t'adorer, car il t'idolâtre, l'expression n'est pas trop forte! il avait plié le genou devant toi, comme c'est l'usage lorsque l'amour s'est emparé d'un cœur, et il te suppliait à mains jointes d'accepter sa main, sa fortune et son nom... en un mot, de devenir grande dame et baronne de Lascars...

Ceci te fait l'effet d'un rêve, n'est-ce pas ma chère fille?... mon Dieu, moi qui te parle, je me mets à ta place et je comprends ta grande surprise; mais, dans tous les cas, si c'est un rêve, c'est un beau rêve!... qu'en dis-tu?...

Pauline ne répondit pas.

Elle demeurait muette, immobile; son regard était éteint; son visage sans expression, la vie semblait s'être retirée d'elle tout à coup.

—A te voir on croirait que tu ne m'écoutes guère, mon enfant!... reprit madame Audouin,

stupéfaite de l'étrange effet qu'elle produisit. Pourquoi restes-tu comme une statue quand tu devrais être si joyeuse?... me suis-je par hasard mal expliquée?... faut-il te répéter que Roland de Lascars ne vit plus que pour toi, et qu'il demande à te prendre pour femme?...

—Ah! j'avais bien entendu!... j'avais bien compris!... balbutia Pauline dont les traits se détendirent.

En même temps sa poitrine se souleva comme si elle avait été gonflée de sanglots convulsifs; un gémissement douloureux s'échappa de ses lèvres entr'ouvertes; elle jeta ses deux bras autour du cou de madame Audouin avec le geste d'une enfant craintive et désolée qui se réfugie sur le sein maternel, et des ruisseaux de larmes, jaillissant de ses yeux, inondèrent ses joues pâles.

XLIV

—Ah! par exemple! s'écria madame Audouin dont l'étonnement ou plutôt dont la stupeur redoublait, qui se sentait remuée jusqu'au fond de ses entrailles quasi-maternelles pour les larmes de Pauline, en voici bien d'une autre! Tu pleures, chère enfant! tu te désolés! tu parais désespérée, quand je croyais si bien t'apporter la joie! mais qu'y a-t-il donc? d'où vient ton chagrin, et comment ai-je fait pour t'affliger ainsi sans le savoir?

Pauline suffoquée par les sanglots, ne put que murmurer quelques paroles inintelligibles.

—Calme toi, chère enfant, calme toi, je t'en supplie et surtout ne pleure plus! reprit la gouvernante en pleurant elle-même involontairement, tu me répondras tout à l'heure...

Au bout de deux ou trois minutes les sanglots de l'orpheline se ralentirent; ses larmes coulèrent moins pressées, et madame Audouin, dévorée tout à la fois de curiosité et d'inquiétude, se dit qu'elle pouvait la questionner de nouveau...

—Ma Pauline, ma fille bien-aimée, demanda-t-elle en l'embrassant, est-ce donc la pensée d'un mariage avec le baron de Lascars, qui vient de te jeter dans un si grand trouble et dans un tel émoi?

—Oui, ma bonne Audouin... c'est cette pensée, murmura l'orpheline.

—Est-il bien possible qu'à mon âge je me sois si complètement abusée! continua la bonne dame d'un air contrit; à quoi donc sert d'être vieille? je te croyais à l'endroit du baron, sinon de l'amour, du moins une véritable affection.

—Et tu ne te trompais pas, ma bonne Audouin, répondit Pauline. Oh! non, répéta-t-elle, tu ne te trompais pas?...

—Comment! tu aimes M. de Lascars, et tu te désespères lorsqu'il veut t'épouser! sais-tu bien que ceci n'est point naturel...

—J'éprouve pour M. de Lascars une profonde reconnaissance... je l'aime comme un frère...

Pauline s'interrompit.

—Mais comme mari, il ne te plaît point. N'est-il pas vrai? acheva madame Audouin.

La jeune fille fit un geste affirmatif.

—Voilà qui est bienôt dit! poursuivit la gouvernante, seulement pourquoi te déplaît-il? voilà une question fort importante... es-tu capable d'y répondre toute seule?

Pauline fit signe que non.

—Nous allons donc chercher ensemble... continua madame Audouin, le baron de Lascars est jeune... sa figure est charmante... l'élégance de sa tournure, la distinction de ses manières sont incomparables, est-tu de mon avis, chère enfant?

—Certes! répliqua la jeune fille avec une conviction tellement manifeste que sa bonne foi ne pouvait être mise en doute.

—Plus d'une fois dans ma vie j'ai vu des hommes de cour... ajouta la gouvernante, et je puis affirmer en toute connaissance de cause, que le baron de Lascars est ce qui s'appelle un gentilhomme accompli...

—Je le crois comme toi, appuya Pauline.

—Donc, sur ce point, nous sommes d'accord?

—Complètement.

—Reste le moral... Nous connaissons le baron de Lascars depuis peu de temps, mais il nous a donné des preuves de courage et de dévouement qui dénotent un grand cœur, une âme généreuse et chevaleresque...

—Roland est un héros! s'écria Pauline avec

feu, nous n'en pourrions douter sans folie et sans ingratitude!

—Ah ça, chère enfant, murmura madame Audouin, je ne sais plus où j'en suis! comment concilier l'enthousiasme que tu manifestes, et les larmes que tu versais tout-à-l'heure?... tu parles de M. de Lascars comme en parlerait une jeune fille éprise, et tu t'évanouis à la pensée de l'accepter pour mari... je n'y comprends rien, et vraiment, si je ne savais que c'est impossible, je croirais que tu as un autre amour dans le cœur.

Pauline baissa les yeux et devint pourpre comme une pivoine épanouie.

Cette rougeur ardente fut pour la digne gouvernante un trait de lumière. Elle pressa de question l'orpheline, et cette dernière ne sachant de quelle façon se défendre contre les instances si vives et si maternelles, finit par raconter à madame Audouin le rôle joué dans les événements de la nuit du 30 mai par cet inconnu dont l'image la poursuivait sans cesse, et qui n'était autre, nous le savons, que le marquis Tancrede d'Hérouville.

Madame Audouin écouta ce récit romanesque avec l'attention la plus profonde et l'intérêt le plus vif, puis, quand la jeune fille eut achevé, elle secoua doucement la tête et dit:

—Voilà certes, ma chère Pauline, un personnage très méritant et très courageux auquel tu dois, aussi bien qu'à M. de Lascars lui-même, une reconnaissance infinie; mais tu n'as fait que l'entrevoir, au milieu d'un grand trouble et d'un effort sans pareil, et je parierais volontiers que si tu venais à le rencontrer demain, tu ne le reconnaîtrais pas...

Un sourire indéfinissable vint aux lèvres de Pauline, et son regard levé vers le ciel eut une expression magnifique.

—Ah! s'écria-t-elle, comme tu te trompes, ma bonne Audouin! demain ou dans six ans je reconnaîtrai mon sauveur, si Dieu le met sur mon passage!...

—Je veux bien l'admettre, puisque tu parais si convaincue, mais crois-tu donc qu'il te reconnaîtrait, lui?

Pauline fit un geste de dénégation rapide.

—Oh! non, murmura-t-elle ensuite, oh! non, certes! je ne le crois pas...

—As-tu la pensée qu'un jour ou l'autre tu reverras cet inconnu?

—J'ai la conviction que je ne le reverrai jamais, où veux-tu que je le revoie?

—Qu'attends-tu donc?

—Rien...

—Qu'espères-tu?

—Je n'ai pas d'espoir...

—Enfin, tu désires quelque chose?

—Pas autre chose, je te le jure, que de rester fidèle à un souvenir... à un rêve.

—Et, pour rester fidèle à un rêve, car en réalité ce n'est qu'un rêve (tu viens d'en convenir toi-même), tu refuserais un bonheur certain! s'écria madame Audouin.

—Ne suis-je pas aussi heureuse qu'il soit possible de l'être après le malheur qui m'a frappée, quand mon pauvre père est mort!... répliqua doucement Pauline...

—Chère enfant, tu ne peux passer ta vie dans la solitude!...

—Je ne suis pas seule puisque tu es avec moi, ma bonne Audouin...

—Je n'y serai pas toujours...

—Pourquoi donc? si tu me disais toi-même que tu songes à me quitter, je ne consentirais point à le croire...

—Aussi notre séparation, chère enfant n'aura rien de volontaire... tu es toute jeune et je suis vieille... quand Dieu m'appellera, il faudra bien partir...

—Voilà un nouveau malheur que je refuse de prévoir...

—Oui, sans doute, mais je dois le prévoir, moi, et je voudrais, avant de monter là-haut, te voir heureuse avec un bon mari...

—Eh! s'écria Pauline qui te dit que je serai heureuse avec le baron de Lascars?...

—Comment en serait-il autrement? répliqua la gouvernante, ne consacre-t-on pas sa vie au bonheur de ceux qu'on aime? Or, le baron éprouve pour toi le plus ardent amour, et la preuve c'est qu'il veut devenir ton mari, malgré

ta pauvreté, lui qui pourrait trouver de riches héritières et des filles de grandes maisons... Réfléchis donc bien mon enfant chérie, et ne plonge point dans le chagrin, par un inexplicable refus, un galant homme qui t'a sauvé la vie et qui brûle du désir de te donner la sienne...

Cette tactique de la gouvernante obtint le succès qu'elle en espérait.

—Ainsi, chère enfant, tu consens?... s'écria madame Audouin triomphante, en serrant Pauline dans ses bras en la couvrant de baisers.

—Oui... répondit l'orpheline d'une voix faible. Je consens.

—Tu seras baronne de Lascars?

—Hélas! murmura Pauline, il le faut bien, puisqu'un refus serait presque un crime.

—Tu me promets que rien ne viendra te faire changer de résolution d'ici à demain.

—Je te le promets, ma bonne Audouin; tu as ma parole et, dussé-je en mourir, je la tiendrai.

—Que parles-tu de mourir, chère enfant! répliqua la gouvernante d'un ton de reproche, chasse bien vite ces idées lugubres! C'est ton bonheur que tu viens d'accepter.

Pauline baissa la tête et garda le silence. Elle n'avait plus la force de répondre, et maintenant que sa résolution était prise, elle manquait surtout de courage pour recommencer une inutile discussion.

—Tu dois être brisée de fatigue, pauvre petite! reprit madame Audouin. Allez bien vite vous mettre au lit, madame la baronne, faites de beaux rêves, et, aux premières clartés du jour, vous vous réveillerez fraîche, reposée, heureuse et souriante.

Pauline se coucha, mais des pressentiments sombres (les mêmes qui, une fois déjà, quelques jours auparavant, l'avaient assaillie), vinrent s'asseoir à son chevet et chassèrent d'abord le sommeil. Ses yeux se fermèrent enfin, mais des songes de mauvais augure remplacèrent les pressentiments, et de grosses larmes coulèrent longtemps sur ses joues à travers ses paupières abaissées.

Quand la jeune fille se réveilla, de splendides rayons de soleil inondaient la maisonnette et le petit jardin. La nature semblait en fête, les oiseaux chantaient leurs plus joyeuses chansons dans la verdure jaunie par l'automne...

L'orpheline subit la bienfaisante influence de ces chansons et de ces clartés; elle sentit une sorte de paix renaître en son âme troublée; il lui sembla que l'image de l'inconnu devenait moins distincte et elle s'efforça de se persuader que celle de Roland de Lascars pourrait la remplacer complètement dans l'avenir.

—Il m'aime! se dit-elle, il m'aime orpheline et pauvre, et m'en donne la preuve la plus éclatante en faisant de moi sa femme... il est jeune et beau, noble et généreux... j'avais déjà pour lui l'affection d'une sœur, pourquoi n'aurais-je pas un jour une tendresse d'épouse?

—A la bonne heure! s'écria madame Audouin en voyant Pauline lui sourire, tu es un petit peu pâle, encore, mais pourtant je te retrouve!... ah! que tu seras belle en robe blanche, avec la couronne de fleur d'oranger sur la tête!... que le baron sera bien aussi, et quel couple charmant vous ferez tous les deux! Pauline... ma Pauline, regarde-moi! je me sens aujourd'hui rajeunie de vingt ans!

Vers dix heures Lascars arriva.

Il trouva, dans le jardin, la gouvernante qui faisait le guet pour être la première à lui parler.

—Chère madame Audouin, lui demanda-t-il vivement. Eh! bien?... quelles nouvelles allez-vous me donner?... répondez vite, je vous en supplie! j'attends de vous la vie ou la mort...

—Ah! M. le baron, répliqua la digne femme, ne vous avais-je pas prévenu hier que votre cause était gagnée d'avance! j'ai bien parlé pour vous, mais vous ne me devez aucune reconnaissance, car en disant à ma chère fille ce qu'il fallait lui dire, je ne faisais qu'exprimer ces propres pensées.

—Ainsi, s'écria Lascars d'une voix très émue, mademoiselle Talbot consent? Elle accepte mon nom?

Elle accepte avec joie et elle vous attend pour vous l'affirmer elle-même...

(A suivre)